

Zeitschrift: Bulletin / Vereinigung der Schweizerischen Hochschuldozierenden =
Association Suisse des Enseignant-e-s d'Université

Herausgeber: Vereinigung der Schweizerischen Hochschuldozierenden

Band: 36 (2010)

Heft: 1

Vorwort: A propos ... : De la bolognisation des universités

Autor: Werra, Dominique de

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 18.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

A propos...

De la bolognisation des universités

Dominique de Werra*



L'essentiel du texte qui suit a été rédigé en automne 2009 avant que les réactions estudiantines ne se manifestent sur certains de nos campus. Il s'agit simplement d'un compte-rendu personnel élaboré par un témoin oculaire et auditif de la signature des fameux accords de Bologne (1999) qui devaient faire subir à l'académie un dépoussiérage voulu aussi continental que salutaire. Les idées exprimées ouvertement ou non dans cette narration factuelle n'impliquent pas la responsabilité de l'institution à laquelle appartenait l'auteur à l'époque mais partiellement celle du rédacteur de ces lignes.

* EPFL, MA A1 417, Bâtiment MA, Station 8, 1015 Lausanne.
E-mail: dominique.dewerra@epfl.ch

Dominique de Werra, Dr. ès sc., professeur honoraire EPFL, a été professeur de recherche opérationnelle dans cette institution jusqu'en 2008 et vice-président de l'EPFL entre 1990 et 2000. Pendant cette période il a été responsable de la formation et des relations internationales. Membre de nombreux comités scientifiques en Suisse et à l'étranger, il a fait partie du conseil scientifique de l'OAQ (organe d'accréditation et d'assurance qualité des hautes écoles suisses). Il préside actuellement la fédération internationale des sociétés de recherche opérationnelle (IFORS).

Il y a fort longtemps les sorciers de la formation de toutes les tribus d'Europe décidèrent de frapper un grand coup d'épée qui ferait trembler l'ensemble du continent et dont les foules reconnaissantes se souviendraient pour l'éternité et même au delà.

Pour concocter cette sauce nouvelle, ils convinrent de choisir en Italie par la force des choses la bourgade de Bologne, jusque là très paisible, comme centre de ce cataclysme providentiel.

Chacun y convergea donc avec son cortège fébrile de porte-étendards, électeurs, porte-serviettes, porte-plumes et secrétaires de tous sexes. Et là, réunis autour du feu de l'action, partageant fraternellement le calumet de la réforme, ils prêtèrent l'oreille plus ou moins respectueusement à ce que chacun avait à dire.

On écouta en particulier avec le plus grand intérêt une émissaire insulaire qui affirmait que dans sa tribu le gouvernement ne finançait les études que jusqu'au premier titre universitaire. La suite de la formation était une affaire quasiment personnelle que chacun devait régler à sa façon en sollicitant qui il pouvait dans sa tribu ou ailleurs pour subvenir à ses besoins financiers.

Il suffisait donc d'introduire, comme d'aucuns le pratiquaient déjà, une coupure après un nombre restreint d'années d'études, d'y associer un titre aussi ronflant que certains des auditeurs assoupis par la chaleur du débat, et de déclarer que la suite des études était une autre affaire et qu'on verrait bien ce qui se passerait ensuite. Le gouvernement se bornant à financer cette seule première partie, on allait réaliser des économies substantielles qui permettraient au sorcier de la formation de chaque tribu d'être réélu haut la main à la prochaine échéance. Cet argument massue ne manqua pas de plaire aux sorciers accoutumés à se battre farouchement pour conserver leur siège.

Ravis de cette opportune suggestion et entraînés par ceux qui proclamaient « Il vaut mieux en faire trop que juste ce qu'il faut », les sorciers de tout le continent s'empressèrent de charger quelques scribes de la mettre sur parchemin et au son des timbales et des cithares ils signèrent à tour de rôle ce document fracassant, non sans avoir entendu le Grand Hymne du Continent, raides comme des spaghetti crus mais grisés par la satisfaction du devoir accompli.

Des agapes fraternelles et joyeuses suivirent et chacun s'empressa de regagner sa tribu avec son

4

exubérant cortège de clerks dociles et empressés pour concrétiser ce salubre chef d'œuvre.

Et dès lors on se mit à couper allègrement en deux les plans d'études sur tout le continent avec la joie et l'énergie d'un jeune castor s'attaquant à un baobab, sans trop se préoccuper de cohérence ni même de pédagogie, pour avoir enfin le même canevas que les tribus voisines, dont on espérait assez ouvertement attirer tous les meilleurs disciples. En gardant chez soi si possible les meilleurs de ses propres « apprenants »...

Dans l'enthousiasme bolognais on avait même introduit un système de petits cailloux qui faisait rage depuis des années dans les Tribus-Unies d'Indiens d'un nouveau monde. Sa simplicité était sa principale vertu. Il faut dire que ces Indiens s'y connaissaient en didactique pratique, puisqu'ils recouraient depuis des siècles à l'apprentissage par problème et ne juraient que par les Travaux Pratiques au point d'ailleurs qu'on les qualifiait de marchands de Tipis.

Selon les règles les plus élémentaires de ce jeu d'outre mer, on pouvait librement cumuler des petits cailloux glanés ici ou là en suivant quelques enseignements et, dès que le sac était à peu près plein, on pouvait après un savant décompte échanger les cailloux contre un imposant parchemin officiel mentionnant un titre (et parfois même plusieurs). Mais en général ce parchemin était tellement incompréhensible qu'on dut par la suite demander à chaque lauréat de transporter avec lui un volumineux rouleau de papyrus complémentaire qui expliquait aux profanes autant qu'aux recruteurs académiques les plus éclairés ce que valait la formation suivie par ce globe-trotter de disciple.

Submergée par cette irrésistible vague d'innovation, l'Europe s'affairait donc à couper les formations en

deux et à organiser des plans d'attribution des petits cailloux, se moquant même de ceux qui traînaient les pieds et se souciaient simplement d'offrir à leurs disciples les plus exigeants avec les moyens disponibles la formation la mieux construite et la mieux intégrée; dans certaines tribus on les traitait ironiquement de « grandes écoles ».

Le temps passa, on dut bien convenir que les petits cailloux avaient ouvert des brèches qu'il serait difficile de colmater : les disciples n'en finissaient plus d'étudier, les connaissances acquises étaient bien souvent hétéroclites et anecdotiques, le titre intermédiaire ne suscitait pas l'enthousiasme des employeurs de tous bords, le tourisme académique tant souhaité ne faisait toujours pas assez d'émules.

Au point même que certains des sorciers se demandèrent en leur for intérieur si en voulant trop bien mettre la main à la pâte ils n'avaient pas mis les pieds dans le plat.

Mais qu'à cela ne tienne, les sorciers se consolèrent en affirmant péremptoirement que mieux valait un titre inutile que pas de titre du tout ! Et surtout qu'on allait bien voir un jour qu'avec cette sauce bolognaise vigoureusement épicée on ne produirait désormais plus du tout de nouilles...

Et pour s'assurer que tout se passerait désormais avec les meilleures garanties de qualité, on inventa encore l'accréditation et l'on vit se généraliser la pratique effrénée des « rankings » qui permettaient aux institutions de compenser les faiblesses de la formation dispensée par la délicatesse des mets de leur cafeteria ou le dynamisme de leur club de sport. –